modération, de tems en tems une teinte de protestantisme; p. ex. lorsqu'il appelle de bonnes femmes qui l'ont assisté dans un pressant danger, *nos dames de bon-secours, auxquelles il est presque tenté de bâtir une chapelle.*— Dans la troisième lettre il prend la défense des communes, dont la suppression lui paroît être un mal très-préjudiciable aux gens de la campagne. Il convient que les terres communes *sont peu cultivées, & souvent ne produisent presque rien; que les gens actifs & industrieux cultiveront avec soin la partie qui leur échoie, mais que les gens paresseux, faibles & dissipateurs manqueront de pain.* Il semble que par cette raison même l'abolition des communes est justifiée. *Les paresseux & les dissipateurs* ne doivent point changer un plan favorable à la culture des terres, il doivent se changer eux-mêmes. Si Mr. de Luc a vû de bons effets des communes, j'en ai vû de bien mauvais. Elles nourrissent *la paresse, la dissipation*, comme il le dit lui-même, elle multiplie les habitans du village au-delà du produit de ses campagnes; elles attirent une infinité de pauvres qui parvenus une fois à bâtir une cabane sous le titre de l'indigenat, se propagent en raison directe de leur pauvreté même. Dès-lors la communauté sent la surcharge que les communes ont occasionnée; survient-il une disette, une famine, voilà une calamité générale dans toute la province qui aura toléré les communes, & dès-lors tous les maux que la famine entraîne. Une grande maxime de politique & même